

Nataliia Yaroshko

Université Nationale Ivan Franko de Lviv

L'AUTHENTICITÉ DANS LE
BINÔME ROMANESQUE
LA PLACE ET UNE FEMME
D'ANNIE ERNAUX

The Authenticity in the Binomial of the Novels *La place* and *Une femme* by Annie Ernaux

ABSTRACT

The article deals with the notion of the factual writing represented in the novels *La place* et *Une femme* by Annie Ernaux. It contains an analysis of the impact of this kind of writing on the creation of the authentic image of the linguistic and extra linguistic reality which can be perceived by the reader. The article reveals the pragmatic role of such verbal means as familiar language and reference expressions which consists in transmission of the emotionality and increasing the trustful attitude of the reader to the text.

KEY WORDS: Authenticity, Factual Writing, Reference Expression, Familiar Language, Discourse.

INTRODUCTION

Loin de pouvoir être associées à la prolixité verbale ou à la prolifération des figures de style, la conception des œuvres et la manière d'écrire d'Annie Ernaux se soumettent, toutefois, parfaitement à leur mission de rendre une image socio-linguistique exhaustive et fidèle du siècle dernier. Auteure des romans *Les armoires vides* (1974), *La femme gelée* (1981), *La place* (1983), *Une femme* (1987) et plusieurs autres, Annie Ernaux se veut « le médium, la passeuse » (Rérolle 2011 : 13) entre la réalité individuelle, sociale vécue et le lecteur.

Le genre des œuvres mentionnées est difficile à définir. Selon les commentaires de l'auteure lors des interviews accordées à *Bibliobs* (Leménager 2011), *Le Monde* (Rérolle 2011), *L'Express* (Delaroché, Ferniot 2008), *Libération* (Devarrieux 2016), *Télérama* (Crom 2008), elles fuient la définition du *romanesque* tout en gravitant vers l'*autobiographie* qui englobe simultanément des éléments socio-culturels de l'époque. Qualifiées d'« auto-socio-biographies » (Rérolle 2011 : 3) ou « biographie romanesque » (Delaroché, Ferniot 2008), les œuvres d'Annie Ernaux, en particulier *La place* et *Une femme*, se distinguent par leur réalisation verbale dite *écriture plate* ou factuelle (Bacholle, 2000 : 41). Comme l'explique Michelle Bacholle, il s'agit bel et bien d'« un style très particulier issu du besoin de l'auteur d'exprimer son milieu originel (dominé) par le truchement des mots (outils du monde dominant) sans le trahir » (Bacholle, 2000 : 41).

C'est en même temps le rétablissement de la corrélation entre le signifié et le signifiant, entre l'image et l'expression verbale.

Dans la présente étude, nous nous fixons pour but de spécifier les marques verbales de la *factualité* de l'écriture d'Annie Ernaux à la base des romans *La place* et *Une femme*. Nous nous posons également pour objectif de définir le rapport de cette écriture avec l'authenticité de l'image perçue par le lecteur dans ce binôme d'ouvrages littéraires.

LA RÉALISATION DE L'AUTHENTICITÉ VIA L'ÉCRITURE FACTUELLE

A travers de nombreuses interviews littéraires, Annie Ernaux se révèle être l'auteure même du terme d'« écriture factuelle », dite aussi « plate » : « La seule écriture qui n'était pas une écriture de la trahison, je m'en suis aperçue après moult essais, c'était une écriture factuelle » (Leménager 2011). Les deux définitions « factuelle » et « plate » sont identiques si ce n'est la petite nuance imagée apportée par la seconde. En effet, le sens de cette notion peut être analysé sur plusieurs niveaux, en particulier cognitif, lexicostylistique et pragmatique.

L'aspect lexicostylistique de l'écriture factuelle est le plus facile à repérer, car il n'est rien d'autre qu'une réalisation textuelle de la narration « sans ornementation stylistique » (Rérolle 2011 : 3). Dépourvue d'un afflux d'épithètes somptueux, précaire en figures de style, simple, voire fragmentaire du point de vue de la syntaxe, l'écriture factuelle devient un outil efficace pour l'auteure qui tient à reproduire une image exacte en rejetant tout soin esthétique: « Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art » (Leménager 2011). Pourtant, il ne s'agit point d'une écriture fade. En guise de compensation, le lecteur reçoit en abondance des variations typographiques et d'autres liées à la ponctuation qui, en plus d'une structuration purement visuelle du texte, lui fournissent une somme d'informations implicites tout à fait fondamentales.

Le cognitif de l'écriture factuelle réside en ce que la langue est considérée comme un miroir fidèle de la réalité matérielle, spirituelle (les valeurs), socio-culturelle (les mœurs, les habitudes langagières). Pour l'auteure le fait de retracer un lien corrélatif entre une idée (un souvenir) et une unité de langage convenable avec le maximum de précision est l'objectif premier de son œuvre:

Plus on est concis, plus les mots deviennent comme des choses, comme des pierres que l'on pose les unes à côté des autres; à ce moment-là, on ne lit plus seulement un livre, mais quelque chose de réel qui vous atteint dans votre propre vie (Rérolle 2011 : 4).

Cette tendance à l'établissement du rapport optimal entre le nécessaire et le suffisant a valu à son écriture les qualifications telles que « sèche », « clinique », « maniaque », « documentaire » (Rérolle 2011 : 5). Pourtant, elle consiste à faire revivre des sensations vécues, d'« objectiver » la conception du monde telle qu'elle l'avait eue à un moment donné du passé: « Les mots, pour moi, doivent naître des choses senties » (Tondeur 1995 : 42–43). Il ne s'agit pas de rependre l'époque dans le sens balzacien. Cependant, c'est un trait adjacent de la factualité d'après sa définition: « mais les détails sont là, dont il faut bien parler » (Devarrieux 2016).

La factualité cognitive traduit également l'éventail des notions véhiculées par son milieu social et manifestées dans le langage. L'écriture plate n'est qu'un moyen d'évoquer ses origines populaires ce qui se fait souvent par le biais du contraste entre le « génotexte » (langage qui contient tous les éléments symboliques innés pour la couche sociale dominée) et le « phénotexte » (la norme langagière standardisée imposée par la société dominante) (Bacholle 2000 : 43).

La valeur pragmatique de l'écriture factuelle se présente d'une manière ambiguë. D'une part, elle tend à transmettre l'image véridique de la situation et de l'état d'esprit de ses participants. Il s'agit d'un sérieux souci de *convaincre* le lecteur en fournissant des témoignages réalistes: « L'idée de preuve est un fil rouge de mon écriture » (Rérolle 2011 : 14). D'autre part, la possibilité d'engager le lecteur dans un rapport de type sentimental est totalement rejetée:

Je ne voulais pas d'une écriture affective, car ce qui est émotionnel m'appartient et ne pouvait pas être l'objet d'une écriture donnée aux autres (Ernaux 2002 : 9).

La démarche impartiale, distanciée, voire impersonnelle, de la narration est appelée à persuader sans avoir recours à l'émotionnel. L'impact pragmatique dérive de la confiance du lecteur dans les faits, lesquels sont évoqués par le texte d'une manière objective et analytique. Simultanément, il est à remarquer que l'auteure exprime ainsi son respect envers le destinataire en le traitant sur un pied d'égalité « sans jamais se mettre en avant, ni prendre son lecteur de haut » (Leménager 2011).

L'écriture factuelle devient l'objet de la présente recherche à mesure qu'elle contribue, en tant qu'outil linguistique, à l'assurance de l'authenticité de la narration. L'authenticité, d'abord catégorie cognitive et pragmatique, désigne le résultat de la transmission réussie des ensembles cognitifs sur des faits (matériels ou non) distancés du lecteur dans le temps et / ou dans l'espace. Le succès de cette transmission s'apparente à la précision, à l'objectivité, au maintien du coloris et à l'attitude de confiance de la part du lecteur.

LES MARQUES VERBALES DE L'AUTENTICITÉ FACTUELLE

Une fois le sens de la notion de l'écriture factuelle établie, il est pertinent d'analyser de plus près ses manifestations dans la présentation authentique des réalités, des portraits et des caractères dans le texte des romans.

Pour Annie Ernaux l'authenticité de la narration passe avant tout par la reproduction lexicale qui se tient au plus près des discours de ses parents et des gens de leur milieu. La réalité langagière prime toutes les autres (le décor, les traditions), car elle les englobe et les reflète. La simple constatation de l'origine paysanne et ouvrière de sa mère et de son père, ce qui coïncide toutefois avec leur biographie réelle, est considérée comme insuffisante. Elle est confirmée implicitement par le foisonnement des termes familiers, populaires ou vieillis survivant dans les dialectes ou parlars régionaux, en particulier dans *La place*. Le vocabulaire en question rend d'une manière véridique:

a) une attitude émotionnelle et directe dans la communication quotidienne:

« *Espèce de grand piot!* » (Ernaux 1984 : 30) (réaction dédaigneuse); « La grippe, moi, je la fais en marchant » (Ernaux 1984 : 60) (une sorte de vantardise); « tout lui tapait sur le système » (Ernaux 1984 : 73) (l'énervement par la routine); « Zéro! – Cin-

glée! – Triste individu! – Vieille garce!» (Ernaux 1984 : 73) (une dispute conjugale); « je me suis payé de toupet » (Ernaux 2002 : 60) (la satisfaction d'exercer une activité préférée); « j'en ai marre de me faire chier dans ce bordel » (Ernaux 2002 : 92) (le mécontentement);

b) un effort de tact naïf et simple qui manque néanmoins de finesse, même traduit sous forme d'euphémismes:

« il a vraiment fait vite » (Ernaux 1984 : 16); « grand-père fait dodo » (Ernaux 1984 : 17); « alors, il s'est laissé aller le patron! » (Ernaux 1984 : 19) (les condoléances dédiées à la mort du père); « j'ai fait un vent » (Ernaux 1984 : 45) (le météorisme); « faire cuver rincettes et surincettes » (Ernaux 1984 : 55) (rendre quelqu'un sobre); « aller au petit endroit » (Ernaux 1984 : 60) (aller aux toilettes); « en avoir un coup dans le nez » (Ernaux 2002 : 47) (s'enivrer);

c) la simplicité de l'expression qui ignore les normes du langage académique, adopte des déviations orthographiques liées aux imitations phonétiques et des altérations grammaticales des syntagmes:

« il aimait apprendre » (Ernaux 1984 : 31) (↔ v. trans. « apprendre qqch. » d'après la norme grammaticale); « l'une (chemise) pour le tous-les-jours » (Ernaux 1984 : 58) (↔ « une pour tous les jours »); « elle pète par la sente » (Ernaux 1984 : 64) (↔ « la santé »); « quart moins d'onze heures » (Ernaux 1984 : 66) (↔ « onze heures moins le quart »); « c'est le tort chez moi » (Ernaux 1984 : 78) (↔ « j'ai tort »); « le quat'sous » (Ernaux 2002 : 44) (↔ « quatre sous »); « personne ne « poussait » ses enfants, il fallait que ce soit « dans eux » (Ernaux 2002 : 44) (↔ « en eux »); « avec vécé » (Ernaux 2002 : 96) (↔ « avec VC »);

d) les caractéristiques des personnes et des faits qui révèlent un fort degré d'expressivité:

« il était sérieux, [...] ni feignant, [...] ni noceur » (Ernaux 1984 : 37) (expression du respect); « ils avait peur d'être roulés [...] de *retomber ouvriers* » (Ernaux 1984 : 41) (tension émotionnelle); « des gens pas fiers » (Ernaux 1984 : 55) (attitude laudative); « tout ce que j'aimais me semble péquenot » (Ernaux 1984 : 81) (honte); « il craignait qu'on ne le prenne pour un crâneur » (Ernaux 1984 : 83) (appréhension); « ils opposaient la certitude d'être « quelqu'un » (Ernaux 2002 : 46) (la fierté); « Une sale garce, ... » (Ernaux 2002 : 92) (mépris);

e) l'hésitation en matière d'assimilation de termes provenant de l'argot étudiantin relativement récent:

« Le mot « prof » lui déplaisait, ou « dirlo », même « bouquin » (Ernaux 1984 : 82) (l'attitude négative du père envers les innovations langagières); « Elle cherchait à employer mes mots, flirt, être un crack, etc. » (Ernaux 1984 : 84); « Elle avait plaisir à employer mes expressions, la « récré », les « compos », ou la « gym » (Ernaux 2002 : 61) (l'attitude favorable de la mère envers les nouveautés langagières);

f) le coloris du langage régional qui maintient toujours un certain nombre d'unités lexicales vieillies:

« un assommoir » (Ernaux 1984 : 56) (le nom qu'on a donné à l'épicerie où l'on servait aussi de l'alcool); « pour obtenir une bonne situation et *ne pas prendre un ouvrier* » (Ernaux 1984 : 82); « En normand, « ambition » signifie la douleur d'être séparé, un chien peut mourir d'ambition » (Ernaux 2002 : 42).

Ainsi, l'emploi du lexique du registre familier et populaire dans les romans *La place* et *Une femme* souligne-t-il l'expressivité, la droiture, la naïveté pragmatique, la réticence aux infiltrations langagières de la communication de la couche ouvrière et celle de la petite bourgeoisie du XX^e siècle. En manipulant ce type de vocabulaire, l'auteure, conformément à sa méthode de l'écriture factuelle, crée le portrait de la société en état de changement, mais toujours attachée aux normes patriarcales, souffrant de la précarité de la formation académique et, pourtant, sachant appeler les choses par leurs noms.

La lecture des deux romans a également permis de montrer que les unités lexicales des registres mentionnés n'y sont pas présentes à parts égales. Leur richesse est nettement plus visible dans *La place*, tandis que le texte d'*Une femme* n'en offre que rarement. Peut-on attribuer ce fait au hasard, à la progression de l'approche académique d'Annie Ernaux ou bien était-ce une conception bien préalable à ce binôme romanesque? Puisque « *La place* » relate la vie du père de la narratrice qui, étant attaché aux traditions de son milieu y compris à son langage, se méfiait des bienfaits de l'instruction, alors qu'« *Une femme* » reproduit l'histoire de sa mère portée à rompre avec un milieu « dominé » même dans ses propos, la thèse du caractère volontaire de cette répartition lexicale s'impose.

Dans les deux romans, la factualité de l'écriture est assurée grâce à un outil commun : la référence à un autre discours qui existe indépendamment, en dehors du texte des œuvres. Il s'agit des expressions référentielles, sorte de pseudo-citations, qui reproduisent le discours du milieu d'origine de la narratrice, ses topoï linguistiques, cognitifs et culturels :

« les injures et le geste rituel de mépris [...] à l'adresse des « demoiselles » du pensionnat privé » (Ernaux 2002 : 43) (façon d'appeler les bourgeoises parmi les jeunes de campagne), « La politique, surtout, *comment ça va finir tout ça* (la guerre d'Algérie, putsh des généraux, attentats de l'O.A.S.), familiarité complice avec *le grand Charles* » (Ernaux 1984 : 88) (la façon standardisée d'appeler les réalités sociales de l'époque).

Cet outil implique aussi bien les ressources verbales que les moyens paraverbaux (italiques, changement de caractères) et ceux se rapportant à la ponctuation (guillemets, parenthèses) destinés à assurer une mise en relief prosodique et visuelle. Ces expressions référentielles ne peuvent pas être considérées comme des citations par excellence, car elles ne correspondent pas à des traits déterminants tels que la reproduction littérale d'un fragment du texte original, l'indication de l'auteur et de la source, l'impeccabilité et l'autorité de l'idée exprimée (Selivanova 2011 : 784).

Ces références contribuent à la polyphonie et à l'expressivité de la narration. Lorsque le lecteur retrouve des éléments mis en relief, aux dépens de l'intégrité d'un syntagme, il est amené à supposer leur statut particulier :

« nous habitons une « grande maison bourgeoise » (Ernaux 2002 : 84) (la rupture entre l'article et le syntagme nominal), « ses yeux « hardis » (Ernaux 2002 : 47) (la rupture au sein du syntagme nominal), « on « allait en ville », pour la messe » (Ernaux 2002 : 41) (la rupture entre le sujet et le prédicat), « elle s'efforçait de manipuler « doucement » les choses » (Ernaux 2002 : 87) (la rupture au sein du syntagme verbal).

Différents de leur aspect visuel, ces éléments devraient provenir d'une source fiable autre que le texte même, donc authentique. De cette manière, les expressions référentielles contribuent à fournir au lecteur :

a) la preuve de l'authenticité visuelle :

« madame *veuve* A... D... » (Ernaux 1984 : 23) (inscription sur la carte de visite), « j'ai écrit à mes parents que j'étais professeur « titulaire » (Ernaux 1984 : 12) (inscription sur le diplôme de professeur), « autre souvenir de honte: chez le notaire, il a dû écrire le premier « lu et approuvé », il ne savait pas comment orthographier, il a choisi « à prouver » (Ernaux 1984 : 61) (illustration du manque de compétence orthographique du père);

b) la preuve de l'authenticité au niveau prosodique:

« l'orgueil de gagner « son » argent » (Ernaux 2002 : 85), « ouvrière *mais* sérieuse » (Ernaux 2002 : 46), « CARNE! J'aurais mieux fait de te laisser là où tu étais » (Ernaux 1984 : 73), « est-ce que *mademoiselle* Geneviève aime les tomates? » (Ernaux 1984 : 93);

c) la polyphonie de la narration:

« les gens qui l'avaient connue m'écrivaient, « elle n'a pas mérité ça », ils jugeaient qu'il vaudrait mieux qu'elle soit vite « débarrassée » (Ernaux 2002 : 99);

d) la preuve de l'authenticité au niveau pragmatique et émotionnel à travers l'humour, l'ironie, des situations anecdotiques:

« Elle allait chez une amie « prendre le thé » (en riant, « je n'aime pas ça mais je ne dis rien! »), elle s'intéressait aux antiquités (« ça doit avoir de la valeur ») (Ernaux 2002 : 87), « je l'aurais tuée si je ne m'étais pas retenue! ». Cinq minutes après, elle me serrait contre elle et j'étais sa « poupée » (Ernaux 2002 : 57), « [...] la Marseillaise en ajoutant à la fin « tas de cochons » pour rimer avec « sillon » (Ernaux 1984 : 52).

En outre, les expressions référentielles sont un outil efficace de l'écriture factuelle, car, tout en épargnant à l'auteur l'effort de description, elles transmettent l'état d'esprit et la conception du monde de l'époque en question, notamment:

a) la perception valorisante d'un statut social aisé et la dépréciation de la pauvreté:

« Obsession: « *Qu'est-ce qu'on va penser de nous?* » (les voisins, les clients, tout le monde) » (Ernaux 1984 : 63), « l'amertume de gagner à peine plus qu'une ouvrière et la hantise de ne pas « y arriver » (Ernaux 2002 : 51), « un mode d'existence dont elle était fière (à la famille: « Ils ont une belle situation! ») » (Ernaux 2002 : 85);

b) les principes moraux et ceux d'éducation de la jeune génération:

« personne ne « poussait » ses enfants » (Ernaux 2002 : 44), « la messe qui [...] vous donnait le sentiment, de ne pas « vivre comme des chiens » (Ernaux 2002 : 44), « être prise entre le désir de « profiter de sa jeunesse » et l'obsession d'être « montrée du doigt » (Ernaux 2002 : 46), « A celui-ci [mon fiancé], il suffisait d'être *bien élevé*, c'était la qualité que mes parents appréciaient le plus » (Ernaux 1984 : 94);

c) la vie quotidienne et les réalités sociales (les gestes de routine, les habits, les distractions, la politique):

« *Je n'ai pas quatre bras. Même pas une minute pour aller au petit coin.* [...] Etc. Chant quotidien » (Ernaux 1984 : 60), « Pour ce rôle, votre petite fille sera *en costume de ville* » (Ernaux 1984 : 62), « Les dimanches d'été, ils allaient aux « assemblées » (Ernaux 1984 : 30), « les grèves, Blum, l'homme « qui était enfin pour l'ouvrier » (Ernaux 2002 : 52).

C'est ainsi que les expressions référentielles deviennent des morceaux de mosaïque dont Annie Ernaux se sert dans le vaste panneau des deux romans.

LES MARQUES STRUCTURELLES DE LA FACTUALITÉ DE L'ÉCRITURE

La mosaïque des faits s'exprime aussi bien au niveau de la syntaxe qu'à celui de la ségmentation du texte. Dans le souci de ne pas affecter l'authenticité de l'esprit de l'époque, la mentalité des personnages et la précision des réalités, l'auteure préfère éviter le discours rapporté et intercale les phrases des personnages dans les paroles du narrateur sans les délimiter d'une manière quelconque:

Ma mère m'écrivait le compte rendu du monde autour. Il fait froid par chez nous espérons que cela ne va pas durer. On est allés dimanche voir nos amis de Grandville. La mère X est morte soixante ans ce n'est pas vieux. Elle ne savait pas plaisanter par écrit ... (Ernaux 1984 : 89)

L'auteure n'hésite pas à introduire les citations tirées du livre « Le tour de la France par deux enfants » accompagnées d'indications de pages, ainsi qu'un fait divers rendu par une construction parenthétique. Tout cela pour rendre avec rigueur les intérêts de son père en lecture et les circonstances de l'accident dont sa mère avait été victime:

(De l'article du journal local, il ressortait que l'automobiliste n'a pas eu de chance, « la visibilité n'était pas excellente du fait des chutes de pluie récentes », et « l'éblouissement provoqué par les voitures venant en sens inverse peut s'ajouter aux autres causes qui ont fait que l'automobiliste n'a pas vu la septuagénaire ».) (Ernaux 2002 : 90)

Un certain schématisme textuel s'exprime à travers la syntaxe et la dimension visuelle de l'organisation du texte. Il s'agit de ce que Annie Ernaux dans *Une femme* construit la narration sous la forme d'une liste. Après une proposition généralisante et un deux-points, elle introduit toute une suite d'alinéas commençant par une construction nominale:

L'enfance de ma mère, c'est à peu près ceci : / un appétit jamais rassasié [...] / la chambre commune pour tous les enfants [...] / les robes et les chaussures dépassées d'une soeur à l'autre [...] (Ernaux 2002 : 43).

Dans certains cas, la proposition généralisante est omise, et le lecteur fait face à un ensemble de faits plus ou moins éparpillés. L'aspect de l'énumération ou de la liste est préservé grâce à l'uniformité des structures syntaxiques (par exemple, les compléments circonstantiels) au début de chaque alinéa:

un été, au bord de la mer, elle pêche des moules [...] / à l'église, elle chantait à pleine voix [...] / le dimanche après-midi, elle se couchait en combinaison [...] / à un repas de communion, elle a été saoule [...] (Ernaux 2002 : 56).

Dans les deux cas cités, en mettant le lecteur face à l'accumulation des faits exprimés en usant de des structures syntaxiques simples et similaires, l'auteure ne tient pas à reproduire la réalité à l'identique comme c'est le cas du naturalisme, mais elle tend à donner des éléments-clés pour la création de l'impression générale adéquate.

Les deux romans gagnent en outre en authenticité grâce à l'introduction de la description des photos et des associations qui en découlent. À ce sujet Annie Ernaux a déclaré que: « Je les regardais [les photos] pour écrire et c'était un moteur d'écriture très impor-

tant » (Ernaux 2002 : 12). Du point de vue pragmatique, l'effort de la factuelité s'enrichit dans ce cas-là grâce à l'instauration de rapports de confiance avec le lecteur.

CONCLUSIONS

Les romans d'Annie Ernaux *La place* et *Une femme* sont d'excellentes illustrations de la méthode d'écriture dite « plate » ou « factuelle ». Grâce à la simplicité du niveau stylistique, celui de la syntaxe et de la structure du texte, le lecteur perçoit l'image objective de la réalité linguistique et extralinguistique de l'époque. Un rapport pragmatique de confiance s'établit entre le lecteur et le texte. Les moyens verbaux faisant partie de l'écriture factuelle sont des unités lexicales familières, populaires, vieilles, argotiques et également des expressions référentielles mises en relief par des signes typographiques ou ceux de ponctuation. Leur emploi assure le maintien du coloris du langage dans son aspect cognitif, expressif, émotionnel et prosodique.

La place et *Une femme* sont avant tout des œuvres de la description du langage à travers lequel le lecteur acquiert l'accès à la conception du monde de l'époque.

BIBLIOGRAPHIE

- BACHOLLE Michèle, 2000, *Un passé contraignant : Double bind et transculturation*, Amsterdam : Éditions Rodopi B.V.
- CROM Nathalie, 2008, Rencontre avec Annie Ernaux, écrivain de la mémoire offerte, *Télérama*, 12 février 2008.
- DELAROCHE Philippe, FERNIOT Christine, 2008, Annie Ernaux, *L'Express*, 1 février 2008.
- DEVARRIEUX Claire, 2016, L'écriture, une aventure de l'être : rencontre avec Annie Ernaux, *Libération*, 1 avril 2016.
- ERNAUX Annie, 1984, *La place*, Paris : Gallimard.
- ERNAUX Annie, 2002, *Une femme*, Paris : Gallimard.
- LEMÉNAGER Grégoire, 2011, Annie Ernaux : « Je voulais venger ma race », *Le Nouvel Observateur*, 8 décembre 2011.
- RÉROLLE Raphaëlle, 2011, *Écrire, écrire, pourquoi ? Annie Ernaux. Entretien avec Raphaëlle Rérolle*, Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information.
- SELIVANOVA Olena, 2011, *Encyclopédie linguistique*, Poltava : Dovkillja.
- TONDEUR Claire-Lise, 1995, Entretien avec Annie Ernaux, *The French Review* 69 : 37–44.